

Frída  
Skybäck

*La petite  
Librairie de  
Riverside Drive*



CHARLESTON

---

# FRIDA SKYBÄCK

---

## LA PETITE LIBRAIRIE DE RIVERSIDE DRIVE

Depuis plus d'un an, Charlotte vit cloîtrée chez elle au cœur de la campagne suédoise et noie son chagrin dans le travail. Après l'accident qui a coûté la vie à son mari, c'est dans cette bulle loin du monde qu'elle se sent apaisée. Aussi, quand elle apprend qu'une tante inconnue lui a légué une librairie à Londres, son premier réflexe est de vendre la propriété pour ne pas perturber l'équilibre qu'elle a réussi à trouver.

Pourtant, une fois arrivée sur place, elle tombe rapidement sous le charme de la librairie surannée, de ses étagères en bois massif et de son vieux chat ronchon. Tout comme elle s'attache petit à petit aux deux employées, ainsi qu'à William, le jeune écrivain qui habite à côté...

Alors qu'elle apprend à connaître les lieux, la découverte d'une lettre jamais envoyée va la plonger directement dans la jeunesse de sa mère... Que s'est-il passé entre les deux sœurs pour que Charlotte n'ait jamais connu sa tante ? Quels secrets se cachent derrière les murs de la librairie ?

« EXTRAORDINAIRE AVEC UNE TOUCHE  
UNIQUE. UN LIVRE SUR LA FAMILLE,  
LA TRAHISON ET LA RÉCONCILIATION. »

*Tara Magazine*

Traduit du suédois par Sophie Jouffreau

ISBN : 978-2-36812-893-0



9 782368 128930

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Kevin Jeon /

Getty Images



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

## LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Secrets de famille, librairie londonienne et double temporalité : tous les ingrédients sont réunis pour passer un moment magique hors du temps. »

Sophie, de @ducafeetdeslivres

« Un roman feel-good parfait : léger, chaleureux et divertissant. J'ai adoré cette librairie londonienne et les innombrables références à la littérature qui ponctuent le récit. Je le recommande aux amoureux des livres. »

Julie, de @julie\_jelis

« J'aime ces romans qui mettent en valeur un lieu aussi magique et essentiel que la librairie, j'aime leur faculté à mettre en lumière l'importance de ce havre de paix, ce lieu de rencontres. Si vous souhaitez une lecture agréable et fluide au cœur de l'amour des mots où l'odeur du papier transparait à chaque ligne, alors bienvenue ! »

Léa, de @leatouchbook

« Un bon petit feel-good avec des ingrédients parfaits pour en faire une très bonne lecture : une librairie, Londres, des références à Harry Potter et à la lecture et des secrets de famille qu'on a envie de percer. »

Cindy, de @\_enlivresque\_

« C'est une lecture très douce, cocooning. L'histoire se passe dans une petite librairie ancienne, je me suis sentie comme dans une "safe place". »

Émilie, de @leslivresdemilie

« C'est un roman émouvant qui traite des sujets forts tels que la famille, l'amour et le partage. L'autrice signe un roman à la fois divertissant et poignant qui ne laisse pas indifférent, surtout pour nous, passionnés de lecture... »

Candice, de @madame.bovarysme

« On aime se balader dans Londres et accompagner la protagoniste dans sa reconstruction. Il y a de l'humour, c'est fin. J'ai adoré l'histoire ancrée dans les livres. C'était une très belle lecture, de celles qui touchent, avec des personnages qu'on regrette de quitter. »  
Manon, de @manonlitaussi

« Un roman frais, plein d'humour, d'amour et de littérature. Un cocktail qui fonctionne et qui m'a fait passer un très joli moment. »  
Louise, de @livresse\_delire\_delivre

« Nouvelles amitiés, secrets de famille et ambiance petite librairie charmante, poussiéreuse et débordante de romans en tous genres. L'autrice nous y instille des références littéraires délicieuses, des plus connues et cultes aux plus contemporaines. »  
Camille, de @leschamoureux

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page [www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston](http://www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston)

LA PETITE LIBRAIRIE  
DE RIVERSIDE DRIVE

Titre original : *Bokhandeln på Riverside Drive*

© Frida Skybäck 2018 by Agreement with Enberg Agency, Sweden and Nordik Literary Agency, France.

Traduit du suédois par Sophie Jouffreau

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-893-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Frida Skybäck

LA PETITE LIBRAIRIE  
DE RIVERSIDE DRIVE

Roman

*Traduit du suédois par Sophie Jouffreau*





*Mercredi 24 août*

**P**ENDANT QUELQUES BIENHEUREUSES SECONDES, Martinique s’imagina la joie de Sara quand elle découvrirait la belle couverture de la nouvelle édition de Mrs Dalloway – avant d’être rattrapée par la brutale réalité. Du bout des doigts, elle caressa doucement le dos souple du livre et le serra contre sa poitrine.

Près d’un mois s’était écoulé depuis la mort de son amie, pourtant Martinique se surprenait encore à penser à Sara comme si rien ne s’était passé. Chaque fois qu’elle voyait, dans la vitrine de la boulangerie, les gros scones aux canneberges que Sara aimait tant, il lui prenait l’envie d’entrer lui en acheter ; ce n’est qu’après un court laps de temps qu’elle se rappelait ce qui s’était passé.

Anéantie, elle se laissa tomber sur une chaise derrière le grand comptoir en chêne de la librairie. Son mari avait essayé de la tranquilliser : ce qu’elle ressentait n’avait

rien d'anormal. Suite à la perte d'un être cher, son cerveau avait simplement besoin de temps pour intégrer l'information. Ses explications rassurantes n'avaient rien changé. À chaque fois, Martinique se sentait aussi désemparée.

Elle se saisit d'un journal oublié sur le comptoir et s'en servit comme d'un éventail. La moiteur de cette fin d'été la faisait se sentir à peu près aussi fraîche qu'une éponge mal essorée. Sa fille Angela l'avait empêchée de dormir la moitié de la nuit avec sa musique assourdissante et elle avait dû se lever particulièrement tôt pour conduire ses trois neveux à l'école puisque sa sœur Marcia avait un cours de tennis qu'elle ne pouvait manquer sous aucun prétexte.

Martinique porta une main à son front et se massa les tempes. Qui était assez fou pour réserver une leçon de tennis à huit heures du matin ?

Elle se passa une mèche de cheveux derrière l'oreille en soupirant. Selon Paul, elle se montrait bien trop généreuse envers Marcia. Il avait peur qu'elle ne finisse par s'épuiser, mais Martinique ne pouvait tout simplement rien refuser à sa sœur. Le divorce de Marcia avec Richard avait été particulièrement éprouvant et elle avait besoin de ses leçons de tennis autant que de ses opérations de bienfaisance pour ne pas perdre complètement les pédales. Puisque son ex-mari l'avait trompée avec la baby-sitter, Marcia ne voulait embaucher personne pour l'aider avec les enfants. Martinique était la seule en qui elle ait confiance.

Martinique jeta un regard oblique à l'imposant chat norvégien occupé à lécher son abondante fourrure grise sur son étagère favorite – l'étagère Abigail, où étaient rangés les essais de A à K. Au fond, elle ne rêvait que de rentrer à la maison, d'ouvrir une bouteille de vin

et de s'endormir devant la télé, mais elle avait promis d'aller chercher Spencer à son entraînement de cricket pour que Marcia n'ait pas à trimballer Sterling et Edison jusqu'au gymnase. En temps normal, Paul aurait plaisanté sur le fait que Marcia n'avait qu'à envoyer une limousine. Avec tous les millions qu'elle avait touchés à la suite du divorce, cela aurait été infiniment plus simple que de demander à sa sœur de traverser la moitié de Londres à l'heure de pointe, mais il ne serait jamais venu à l'idée de Martinique de proposer une chose pareille. Elle qui avait toujours eu du mal à dire non à Marcia ne pouvait pas se le permettre alors qu'elle traversait une si mauvaise passe. Pour la paix des ménages, elle s'efforçait de ne pas montrer à Paul qu'elle passait son temps à se plier en quatre pour sa sœur.

— Mais d'abord, dit Martinique avec amour, il faut réussir à faire rentrer ce cher matou dans la voiture.

Quand Tennyson remarqua qu'elle le regardait, il s'étira et se mit à ronronner. Il avait vécu à Riverside Drive depuis le jour où Martinique, quelques années auparavant, l'avait trouvé en train de miauler devant la porte d'entrée. Trempé et hirsute, il s'était précipité entre ses jambes pour aller se cacher derrière une bibliothèque jusqu'à ce que Sara finisse par l'attirer hors de sa cachette avec une assiette de hareng acheté chez le poissonnier au Borough Market voisin.

De toute évidence, Tennyson était un pure race et il portait un collier, elles étaient certaines que son propriétaire ne tarderait pas à se manifester. Ce soir-là, elles étaient restées à la librairie bien au-delà de l'horaire de fermeture, mais personne n'était venu. Le lendemain matin, Sara téléphona à tous les vétérinaires des environs, contacta la police et colla des affiches dans le quartier, sans résultat. C'était tout à fait providentiel,

car Tennyson devint vite un membre de la famille, et bientôt, plus personne ne se rappela à quoi ressemblait la librairie avant que le gros chat gris n'ait élu domicile entre les rayonnages.

Martinique se dirigea vers Tennyson et s'accroupit en faisant tinter les perles arc-en-ciel qu'elle portait autour du cou. Tant qu'il était autorisé à rester dans la librairie, il était le chat le plus gentil au monde, mais depuis que Sara n'y habitait plus, elle se sentait obligée de l'emmener avec elle le soir.

— Viens là, minou, dit-elle doucement. C'est l'heure de rentrer à la maison.

Tennyson plissa les yeux et la gratifia d'un regard indigné comme s'il l'avait parfaitement comprise et qu'il voulait lui répondre : « Ma bonne dame, sachez que la maison mitoyenne où vous me traînez tous les soirs n'est pas la mienne. C'est ici que j'habite. »

Martinique soupira. Chaque soir, le même cinéma : elle devrait user des ruses habituelles pour le faire entrer dans sa cage de transport et n'aurait ensuite pas d'autre choix que d'écouter sa plainte pendant tout le trajet.

Elle approcha sa main avec prudence et caressa Tennyson entre ses grandes oreilles à plumets. Le pauvre n'avait pas l'air d'avoir intégré quoi que ce soit, lui non plus. Même après plusieurs semaines, il continuait de monter à l'étage de la librairie où se trouvait l'appartement de Sara, se faufilait par la chatière et se plantait devant la porte de sa chambre d'où il poussait des miaulements aigus, comme si sa maîtresse s'était retirée un instant pour avoir la paix et qu'elle pouvait ressortir à tout instant. Martinique se leva péniblement. Son corps malmené depuis plusieurs semaines semblait prendre sa revanche : sa nuque et ses épaules la

faisaient particulièrement souffrir. Ces derniers temps, elle n'avait pas eu le temps de souffler une minute.

Une main sur son épaule la plus douloureuse, elle rangea le cahier de commandes dans la caisse. Elle ne l'avouerait jamais à personne, mais parfois, elle en voulait à Sara d'être morte aussi soudainement. Si son amie lui avait dit tout de suite à quel point elle était malade, elles auraient au moins eu le temps de se préparer à l'inéluctable, au lieu de quoi elle avait préféré taire son diagnostic jusqu'au dernier moment. Personne, dans son entourage, n'aurait pu deviner qu'elle était condamnée.

Ce n'est que plus tard, lorsque Martinique reçut la fameuse lettre, qu'elle comprit que Sara avait toujours su qu'elle ne s'en sortirait pas, mais que têtue comme elle était, elle avait tout gardé pour elle. Elle se justifiait dans la lettre : il était hors de question que la maladie mette en sourdine ses derniers instants de vie. Elle voulait que tout soit comme à l'accoutumée. Par conséquent, aucun de ses amis n'était préparé à la voir partir quand son heure fut venue.

Martinique fut parcourue d'un frisson quand elle repensa au coup de téléphone qu'elle avait reçu de bon matin pendant ses vacances. Elle avait été choquée au point de ne pas réussir à s'habiller seule. Paul lui avait enfilé une robe et brossé les cheveux avant de la conduire à l'hôpital.

Le plus grand regret de Martinique était de n'avoir pas eu plus de temps pour faire ses adieux à Sara. Elle était heureuse d'avoir pu vivre avec elle ces précieuses dernières quarante-huit heures, mais elle n'avait pas trouvé digne de lui dire au revoir dans cette chambre d'hôpital glaciale où le corps de son amie, pâle et méconnaissable, était percé de toutes sortes de tuyaux.

Comme pour chasser ces pensées détestables, Martinique prit une profonde inspiration. Elle avait encore du mal à retrouver un mode de fonctionnement normal après ce qui s'était passé. Puisqu'elle était celle qui avait travaillé le plus longtemps à Riverside, il lui incombait la responsabilité de s'occuper de Tennyson et de la librairie jusqu'à ce que la nièce de Sara qui avait hérité de la maison, Charlotte, fasse son apparition. L'autre employée du magasin, Sam, ne travaillait qu'à mi-temps, et l'argent manquait pour lui donner plus d'heures. Par ailleurs, Sam était plutôt du genre étourdi, et les rares fois où on lui avait demandé de recevoir une livraison ou de passer une grosse commande, l'opération s'était soldée par une petite catastrophe.

Tant pis si Martinique était exténuée et ne parvenait plus à passer une nuit correcte, c'était à elle de veiller à ce que la librairie ouvre chaque jour comme d'habitude. À dix heures pile tous les matins, elle déverrouillait la lourde porte de verre, sortait le petit fanion sur la façade et retournait le panneau accroché derrière la vitrine pour que les visiteurs soient accueillis par un « Bienvenue » ensoleillé.

Martinique passa un chiffon humide sur le comptoir où Parnella et Herbert étaient accoudés quelques heures auparavant. Sans le joyeux défilé quotidien des amis de Sara qui entraient dans la boutique pour boire un café et discuter, elle ne sait pas si elle aurait eu la force de continuer. Ce sont eux qui, chaque matin, donnaient à Martinique une raison de se réjouir de la journée à venir. De plus, ces allées et venues donnaient l'impression que la boutique était pleine de clients, ce qui, elle l'espérait, en attirerait davantage à l'intérieur. Et Dieu savait que la librairie en avait besoin.

La main crispée sur le chiffon, elle essaya de faire disparaître les auréoles laissées par les tasses de café. Les ventes de livres avaient déjà connu un ralentissement avant le départ de Sara, mais on pouvait désormais parler d'un effondrement. Elle avait beau redoubler d'efforts – donner des conseils de lecture à tous ceux qu'elle croisait, organiser des campagnes publicitaires et mettre les nouveautés bien en évidence dans la vitrine, la situation était toujours aussi critique.

Martinique n'était pas suffisamment au fait des finances de Riverside pour savoir précisément ce qu'il en était, mais l'érosion des ventes était de mauvais augure. Que se passerait-il si Riverside cessait d'être rentable ? La nièce de Sara aurait-elle vraiment envie de reprendre l'affaire ?

Cette pensée la rendit presque malade. Elle ne connaissait pas Charlotte, mais elle espérait que Sara savait ce qu'elle faisait en décidant de tout léguer à sa nièce. Si la librairie devait fermer, Martinique ne perdrait pas seulement la seule chose qui lui restait de Sara, mais aussi son travail ; et une femme d'âge moyen n'ayant pas d'autres qualifications qu'un diplôme de lettres avait peu de chances d'être convoitée sur le marché du travail britannique.

Tennyson émit un miaulement discret et Martinique le caressa du regard. Il était bientôt temps de rentrer. Il aurait voulu ne jamais quitter la librairie, mais Martinique n'osait pas l'y laisser tout seul de nuit. Non qu'elle craignait qu'il puisse être volé. *Qu'on essaye seulement !* pensa-t-elle en regardant les marques de griffures sur sa main gauche. En revanche, elle redoutait de laisser le fauve sans surveillance dans la petite librairie. Chez elle, il avait déjà dépiauté un canapé et dézingué plusieurs tringles à rideaux.

Elle examina l'animal apathique qui avait été si turbulent et plein de vie par le passé.

— Elle me manque à moi aussi, murmura-t-elle.

Tennyson cligna des yeux en guise de réponse et plongea la tête la première vers les planches de bois brut du parquet. Délicatement, Martinique posa la cage devant lui et en entrouvrit la porte.

— Je vais juste m'assurer que rien n'est resté allumé. Ce serait vraiment super si tu étais dans la cage à mon retour.

Elle se fendit d'un sourire enjôleur, mais les chances que Tennyson entre de lui-même dans la cage étaient à peu près aussi grandes que celles de gagner le gros lot à l'EuroMillions.

Martinique fit une dernière ronde dans la librairie pour s'assurer que tout était à sa place. Elle appréciait ce moment de quiétude juste avant de fermer boutique. Dans le silence et l'obscurité, elle pouvait presque sentir la présence de Sara.

Elle leva sa main à hauteur des étagères et effleura du doigt le dos des volumes bien alignés. Riverside avait appartenu à Sara pendant plus de vingt-cinq ans, et chaque meuble, chaque bibelot qui s'y trouvaient la lui rappelaient. Le vieil escalier en bois avec sa rampe sculptée à la main que Sara, prise d'une lubie après avoir vu un film français, avait repeint en vert petit-pois, les fauteuils en velours délabrés qu'elle s'entêtait à retapisser au lieu d'en acheter des neufs et les tasses dépareillées qu'elle avait accumulées dans la cuisine au cours des années, chaque détail disait quelque chose de Sara. Elle avait adoré cette ancienne librairie et aimait raconter à qui voulait l'entendre sa fabuleuse histoire.

Le tout premier propriétaire, le pasteur Waters, avait ouvert The Riverside Bookshop près d'un siècle

auparavant avec la volonté de répandre la bonne parole humaniste par la littérature. Il marqua la librairie de son empreinte en construisant lui-même les douze énormes bibliothèques qu'il dédia à chacun de ses douze enfants. En y regardant de près, on pouvait lire, sur chaque étagère, le nom d'un enfant gravé sur une petite étiquette de laiton ; et lorsqu'un habitué de la librairie cherchait un ouvrage, il suffisait au pasteur de lui lancer un très commode « Regardez là-bas du côté de Joséphine. »

Les fauteuils furent offerts à la librairie après qu'elle eut servi de refuge à des enfants d'origine caribéenne, qui, au cours des longs mois de l'été 1958, n'avaient pas pu jouer dehors puisque des milices d'extrême droite patrouillaient dans les rues. Les propriétaires de l'époque, Mr et Mrs Mantle, manifestement préoccupés par le sort des jeunes du quartier, leur aménagèrent des coins de lecture et des ateliers de travaux manuels pour les occuper après l'école jusqu'au retour de leurs parents. En guise de remerciement, les familles s'étaient cotisées pour leur offrir quatre fauteuils d'artisan aux dossiers piqués et aux pieds torsadés, qui n'avaient jamais quitté Riverside depuis.

Martinique s'assura que la porte du bureau était bien fermée à clef et sourit en voyant la banderole appuyée contre le mur. Sara, mue par les mêmes velléités d'action sociale que ses prédécesseurs, avait toujours laissé grandes ouvertes les portes de la petite librairie qui avait continué d'être un lieu de rencontre pour les habitants du quartier. Ils s'y retrouvaient pour discuter des questions locales, organiser des festivals culturels, ou rassembler des fonds quand les élèves de l'école St Andrews, située à deux pas, n'avaient pas les moyens de faire leur excursion annuelle à Brighton – et même, parfois, pour préparer une manifestation.

Mais les temps changeaient. À peu près au même moment où Martinique avait commencé à travailler à Riverside, la solidarité de voisinage s'était peu à peu délitée. Les riverains de la librairie n'avaient plus le temps de s'engager. Ils étaient trop occupés à vivre et Martinique les comprenait. Elle-même était épuisée d'avance à l'idée de toutes les activités qu'elle était censée aider à organiser, en plus des gâteaux à préparer et des billets de loterie à acheter pour l'école d'Angela.

Martinique fit une ronde supplémentaire dans la cuisine pour vérifier que la machine à café était bien éteinte. Malgré tous les changements dans le quartier, Sara avait continué à arranger des soupes populaires et des discussions de groupe dans la librairie et depuis sa mort, les fidèles de Riverside se trouvaient dans les limbes. Ils attendaient l'arrivée de Charlotte, qui, d'après l'avocat de Sara, allait débarquer d'une minute à l'autre.

Martinique caressa tendrement *Blonde* de Joyce Carol Oates oublié dans un des fauteuils avant de le remettre à sa place dans la bibliothèque Louisa. Malgré tous ses efforts pour rester positive, elle se faisait un sang d'encre au sujet de Charlotte et de ce qu'elle allait penser de la librairie. Elle-même avait toujours considéré Riverside comme l'un des plus beaux endroits de Londres. Elle adorait le charme de sa décoration fin-de-siècle : les moulures sculptées à la main en bois foncé, le plancher massif, la vieille cheminée et sa tablette de marbre vert, et cette vue incroyable sur la Tamise – mais tout d'un coup, les défauts lui sautaient aux yeux. Et puis elle trouvait un peu étrange que la nièce de Sara ne se soit toujours pas manifestée. Il y avait un risque qu'elle n'ait pas du tout envie de s'occuper d'une librairie.

Martinique resserra l'étreinte de sa main sur le chiffon. Paul lui avait conseillé de ne pas ruminer ce genre

de pensées, mais ça n'était pas si facile quand toute son existence semblait comme en suspens.

Son regard las vint se fixer sur une plinthe cassée. Ils devraient probablement mener une offensive de charme pour convaincre Charlotte que la librairie valait largement la peine qu'on s'y investisse. Elle en avait longuement parlé avec Sam, et avec William, qui louait l'appartement à l'étage, afin qu'ils mesurent la gravité de la situation. Si la nièce de Sara n'était pas séduite par ce qu'elle découvrirait, il n'y aurait plus qu'à vendre la maison au plus offrant.

À la seule pensée que l'œuvre de toute la vie de Sara serait perdue, Martinique sentit ses entrailles se nouer. Coûte que coûte, il faudrait faire comprendre à Charlotte combien la librairie était unique et essentielle.

Son regard se posa sur Tennyson, installé à sa place habituelle. Convaincre Charlotte d'adopter le chat de Sara serait une autre paire de manches. Enfin, qu'en savait-elle. La nièce de Sara avait peut-être un faible pour les vieux chats mal dégrossis.

— Désolé bonhomme, maintenant on y va.

Martinique attrapa son sac à main et fit un signe de tête en direction de la cage.

— Si vous voulez bien vous donner la peine...

Tennyson lui lança un regard amusé et roula sur le flanc. Il n'avait visiblement pas l'intention de coopérer.

Martinique poussa un long soupir sonore et se mit à genoux. Glissant ses mains sous le ventre replet de l'animal, elle le souleva et le posa délicatement dans sa cage. Tennyson n'opposa aucune résistance, mais il ne fit rien pour l'aider ; à peine la porte fermée, elle l'entendit miauler et fut aussitôt rattrapée par sa mauvaise conscience.

— Allons, on revient demain, dit-elle d'un ton qui se voulait rassurant, et avec un peu de chance, Charlotte sera là elle aussi, plus merveilleuse encore que sa tante.

En prononçant ces mots, sa voix se brisa. Elle espérait vraiment que Charlotte soit en route, car elle ne savait pas combien de temps elle tiendrait toute seule.

Croisant le regard plaintif de Tennyson à travers les barreaux, elle ajouta :

— Il y a du thon à la maison, tu en auras si tu es sage.

— Elle s'efforça de prendre un air sévère, mais elle savait déjà comment cela allait finir. D'ici quelques heures, Tennyson aurait englouti les deux dernières boîtes de thon dont l'odeur envahirait toute la cuisine, car même si elle avait toujours trouvé que Sara le gâtait au-delà du raisonnable, elle n'avait pas le cœur à dire non à celui qui venait juste de perdre sa fidèle compagne.

## 2

**C**HARLOTTE CHERCHA LE 187, RIVERSIDE DRIVE dans le GPS de son téléphone. Chaque fois qu'elle le sortait, elle devait résister à la tentation d'appeler en Suède pour demander à son collègue Henrik s'il avait pu avancer sur la to-do list qu'elle lui avait laissée.

Dans le vacarme du trafic incessant, elle caressa du bout de l'ongle la coque de son téléphone. En réalité, il n'y avait rien de très important sur cette liste, mais toute seule en plein centre de l'une des plus grandes métropoles du monde, elle avait envie d'entendre une voix familière.

Pendant un bref instant, Charlotte effleura du doigt la touche verte de son portable avant de changer d'avis et de se concentrer à nouveau sur son itinéraire. Henrik ne se gênerait pas pour se moquer d'elle si elle lui passait son premier coup de fil quelques heures à peine après avoir atterri.

Charlotte se remit à marcher et ce n'est qu'après avoir trébuché sur le rebord d'un trottoir qu'elle leva les yeux de son téléphone. D'imposants gratte-ciel scintillaient dans le soleil de septembre, les vibrations d'un métro se faisaient sentir sous ses pieds pendant que des taxis noirs et dodus filaient devant elle à contresens de celui auquel elle était habituée. Charlotte regarda autour d'elle avec un air troublé. *C'est donc ça, Londres*, eut-elle le temps de penser avant de baisser les yeux sur son écran.

Au fond, elle aurait préféré rester à la maison et régler cette affaire par téléphone. Depuis plus d'un an qu'Alex était parti, elle avait dirigé l'entreprise seule et s'était enterrée sous une montagne d'obligations professionnelles. Alors qu'elle commençait tout juste à trouver un équilibre, elle avait encore beaucoup de mal à lâcher prise. Seule dans sa bulle, elle s'oubliait dans le travail et trouvait plutôt agréable de rester à l'écart de tout le reste.

Agnetha Wislander, la psychothérapeute que son médecin lui avait plus ou moins ordonné d'aller consulter, lui avait demandé s'il était vraiment nécessaire qu'elle travaille autant. Derrière ses lunettes dernier cri portées nonchalamment sur le bout du nez, elle avait déclaré à Charlotte qu'elle la soupçonnait de se servir de son travail comme d'une excuse pour ne pas être dans l'instant présent. *Si j'avais été dans l'instant présent, je serais morte de honte d'avoir fait appel à vous*, avait alors pensé Charlotte. Elle avait toujours été du genre à s'en sortir par ses propres moyens, et la seule pensée qu'un de ses collaborateurs apprenne qu'elle suivait une thérapie lui donnait des crampes d'estomac.

Être *dans l'instant présent* était l'une des expressions favorites d'Agnetha, et sa réponse à la plupart des

souffrances humaines. Elle semblait convaincue que les exercices de pleine conscience qu'elle prescrivait à tire-larigot, comme de mâcher un raisin sec pendant dix minutes pour en apprécier *vraiment* le goût, étaient à même de tout guérir, d'une simple migraine à une rupture du tendon d'Achille.

Même si Charlotte protestait et refusait d'admettre qu'elle noyait son chagrin dans le travail, elle savait, au fond, qu'Agnetha avait raison. Le travail était la seule chose qui l'aidait à oublier ce qui s'était passé et maintenant qu'elle avait enfin repris le contrôle sur sa vie, elle ne voulait pas risquer de le perdre à nouveau.

Ce fut encore pire lorsque Agnetha avait pivoté sur sa chaise de bureau vert pomme et demandé à Charlotte avec qui elle passait son temps libre. Il était manifestement vital de mener une vie sociale trépidante, une règle à laquelle personne ne pouvait échapper, même pas une veuve comme Charlotte.

— Pensez-vous que passer autant de temps seule vous fait du bien ? avait demandé Agnetha de sa voix de thérapeute la plus douce en inclinant la tête.

À cette question, le ventre de Charlotte s'était noué. Que pouvait-elle répondre à cela ? Non, bien sûr qu'elle n'avait pas envie d'être seule pour le restant de ses jours, mais elle n'était pas prête à faire la connaissance de quiconque pour le moment. De plus, les chances de rencontrer quelqu'un d'aussi formidable qu'Alex étaient en principe infimes, voire nulles. Pour autant, elle n'était pas particulièrement enthousiaste à l'idée de n'avoir ni famille, ni amis, ni enfants, car elle n'aurait probablement jamais la joie d'être mère maintenant que son mari était mort.

Charlotte sentait qu'elle perdait la raison lorsqu'elle repensait à toutes les fois où elle et Alex avaient formé

un projet d'enfant. Ce n'était jamais le bon moment ; l'entreprise, en pleine phase de développement, requérait toute leur attention et ils finissaient généralement par se mettre d'accord pour attendre *un an de plus*, persuadés qu'ils avaient tout leur temps. Mais cette année tant attendue avait eu le temps de passer plusieurs fois et à présent elle se retrouvait sans rien. Enfin, ce n'était pas tout à fait exact. Elle avait toujours l'entreprise. C/O<sup>1</sup> Charlotte était tout ce qui lui restait d'Alex et Charlotte n'avait aucune intention de la perdre.

À la fin de chaque consultation, Agnetha mordait son crayon à papier en signe de concentration extrême, avant de faire une suggestion parfaitement extravagante qui prouvait à quel point elle connaissait mal Charlotte. La dernière fois, elle lui avait proposé de prendre des cours de danse.

— C'est la meilleure façon de faire des rencontres ! déclara-t-elle toutes dents dehors, faisant tourner son crayon pendant que Charlotte secouait la tête.

Elle ne pouvait rien imaginer de pire que d'être forcée de se trémousser avec un étranger qui, selon toute vraisemblance, aurait les mains moites et des morpions.

Ce qu'Agnetha n'avait pas l'air de comprendre, c'est que si elle avait eu le choix, Charlotte ne se serait même plus donné la peine de sortir de chez elle. Et pourtant elle était là. À Londres. À des milliers de kilomètres de son domicile. Lorsque Agnetha l'apprendrait, elle se mettrait probablement à sauter de joie. S'isoler dans une ville qui comptait plus de huit millions d'habitants était impossible ; le risque d'attraper des morpions avait d'ailleurs sensiblement augmenté depuis qu'elle avait posé le pied à l'aéroport.

---

1. *Care of*: « Aux bons soins de » (Toutes les notes sont de la traductrice).

Charlotte frémit quand elle pensa au nombre de maladies qui devaient circuler dans une ville aussi densément peuplée et jura en silence en essayant de faire pivoter la carte sur son GPS qui ne cessait de s’orienter dans le mauvais sens. En fait, tout était de la faute de ce notaire. Il lui avait paru si autoritaire au téléphone, avec son accent britannique hyper snob, en prenant bien soin d’insister sur chaque voyelle. Charlotte l’imaginait, assis à son bureau avec vue sur Buckingham Palace, se faire servir le thé par son majordome. Il portait probablement un monocle et une moustache en guidon de vélo.

— Vous deviez compter énormément pour votre tante puisqu’elle vous a légué tout le bâtiment, y compris la librairie, Mrs Rydbgerg, avait-il dit.

*Non*, avait voulu répondre Charlotte, *je n’ai jamais compté pour elle puisqu’elle ne me connaissait pas. Nous ne nous sommes jamais rencontrées.* Mais elle avait à peine eu le temps d’émettre un bégaiement que le notaire avait raccroché le combiné.

Peu importe que toute cette histoire ressemble à un poisson d’avril. Si un notaire britannique décroche son téléphone pour vous annoncer que vous avez hérité de la maison d’un proche plus ou moins lointain, il n’y a pas à tortiller, vous y allez. C’est ce dont Henrik et Agnetha avaient essayé de la convaincre.

Un homme qui exhalait le parfum bon marché passa devant Charlotte, qui mit instinctivement sa main devant son nez. La journée avait été longue. Toutes les impressions du voyage. Le brouhaha à l’aéroport. Son voisin à bord de l’avion qui voulait *tout* savoir sur elle. (La première chose qu’il lui avait dite en se tournant vers elle : « Commençons par le commencement, où êtes-vous née ? ») La fatigue la fouettait comme une vague en pleine figure. Elle prit appui sur sa valise.

Tout aurait été beaucoup plus simple si elle avait eu Alex avec elle. Il était naturellement doué pour se lier d'amitié avec tout le monde et, il y a huit ans, lorsqu'ils avaient lancé l'entreprise, il avait paru évident qu'Alex serait responsable des échanges avec les clients tandis que Charlotte, qu'il appelait tendrement son « petit génie introverti », se consacrerait au développement des produits.

Charlotte sortit un tube de gel hydroalcoolique de son sac et s'en frotta consciencieusement les mains. Elle se rappelait la fois où Alex et elle étaient descendus en Espagne, dans une usine où la production s'était brutalement interrompue. Charlotte, consciente des problèmes qui surviendraient si les commandes n'étaient pas livrées à temps alors que l'entreprise était encore en phase de lancement, était furibonde, mais Alex, calme comme d'habitude, avait expliqué qu'il était inutile de faire un scandale. Au lieu de quoi, il avait usé de diplomatie avec Juan, le contremaître, apporté une boîte de chocolats à ses deux fils et passé toute la soirée à écouter ses doléances. Quand Alex comprit que Juan avait raison, qu'il faisait trop chaud dans l'usine et qu'il eut promis de faire installer des ventilateurs, il ne fallut pas longtemps avant que la production reprenne.

Juan continua à leur envoyer des nouvelles régulièrement, et quand une carte postale adressée à *Alex et sa famille* atterrit dans la boîte aux lettres à la mi-juillet, ce fut le coup de grâce pour Charlotte. Elle s'était imaginé que tout le monde avait appris l'accident d'Alex, mais manifestement, la nouvelle n'était pas parvenue jusqu'à Grenade.

Un vent tiède s'engouffra au-dessus de la Tamise et Charlotte s'autorisa à s'arrêter un court instant pour profiter de la chaleur. Les gens affluaient de partout

et en tous sens, mais personne ne la regardait dans les yeux. Lorsqu'une vieille dame en manteau bleu ciel et à la coiffure élaborée fit tomber son sac de provisions, Charlotte fut la seule à se précipiter à terre pour l'aider à ramasser les pommes.

Charlotte tendit son sac de fruits à la dame en échange d'un sourire reconnaissant tout en essayant d'éviter le flux permanent de passants pressés. Elle n'avait pas l'habitude des bains de foule. En général, Charlotte travaillait de sa maison à la campagne et il se passait souvent plusieurs jours sans qu'elle ne parle à personne d'autre que Henrik. Et à ses adversaires virtuels au Scrabble bien sûr, mais d'après Agnetha, ils ne comptaient pas.

Une petite fille à vélo déguisée en Spider-Man fonça droit sur Charlotte qui dut s'écarter pour ne pas se faire écraser. En vérité, elle n'avait pas de temps à perdre ici à Londres. Elle était en pleine négociation avec plusieurs grandes chaînes de cosmétiques qui souhaitaient proposer ses gammes de produits dans leurs points de vente. Vu les circonstances, Henrik avait suggéré qu'ils attendent un peu avant de passer à cette étape. Il craignait que Charlotte ne travaille trop ; personne ne semblait comprendre qu'elle n'avait pas d'autre choix que de s'occuper. Sa seule option, pour ne pas se laisser rattraper par la réalité jusqu'à devenir une flaque de larmes, était de travailler chaque jour jusqu'à épuisement. De plus, il lui semblait plus important que jamais de concrétiser les rêves d'Alex, car aussi longtemps qu'elle travaillerait sur leur projet commun, il serait, d'une certaine manière, toujours à ses côtés.

La valise de Charlotte tambourina quand elle la fit rouler sur les pavés. Comme elle n'avait aucune idée du temps qu'elle allait passer à Londres, elle l'avait remplie au hasard d'un peu tout et n'importe quoi. Dans